NOTRE ROMAN

C'EST DOMMAGE.....

Par MADAME SPES.

(Ecrit spécialement pour Le Canadien)

SUR LA COTE

Il fait bien sombre, la brûme s'épaissit sans cesse, et le gardien de fort du bassin Louise doit faire entendre la sirène, à chaque quart d'heure, afin que les pauvres pêcheurs attardés, ne sachant de quel côté se diriger, puissent, à ce signal, rejoindre la côte.

La cloche de l'église, aussi, ne demeurera pas inactive; aussi longtemps que la dernière barque ne sera pas rentrée, elle fera entendre de temps à autre ses sons lugubres.

Enfin, vers six heures du soir, l'anxiété avait disparu, tous les pêcheurs étaient retournés à leur chaumière.

Vite, ils soupent, font un peu de toilette, et de toutes les directions, s'acheminent, avec leur épouse, leur soeur, vers une assez vaste maisonnette, annonçant un peu d'aisance. Ni le froid, ni une forte brise s'élevant du large ne les arrêtent.

Les distractions sont rares dans le village. Aussi, grande fut la surprise de tous, quand on sut, qu'un monsieur et sa fille, venaient demeurer, pendant quelque temps, dans leur humble hameau.

Monsieur Fuller était doué d'une grande distinction, très intelligent, très instruit, et fort sympathique à toutes les misères, surtout à celles de la classe des miséreux. De grands chagrins, de nombreux revers de fortune,avaient presque ruiné son système nerveux; et de fréquents séjours, au bord de la mer, lui avaient été ordonnés. Jadis, il s'était convertis au catholicisme. Sa ferveur n'avait d'égale que son immense charité: Aussi, pour "passer en faisant le bien" le voyons-nous choisir les endroits les plus humbles, les coins les plus reculés. C'est en priant, qu'il arpente la côte pendant le jour. Le soir, il enseigne aux pêcheurs, les grandes vérités chrétiennes. Ses manières engageantes, son urbanité les attirent tous. Ils l'écoutent avec un profond intérêt, avec une grande jouissance. Plus d'un pauvre vieillard se remirent à balbutier les prières depuis longtemps oubliées.

C'était donc pour aller l'entendre que nos braves pêcheurs se hâtaient de se rendre chez le Père Bourgeau où M. Fuller et sa fille s'étaient installés.

Le père Bourgeau n'avait pas d'enfant, sa femme, la bonne Sara, en revanche n'abandonnait pas un instant sa vieille pipe culottée qu'elle fumait sans cesse.

Ils se sentaient grandement honorés d'abriter sous leur toit M. Fuller et sa fille. Leur maison contient deux pièces: le première, la cuisine et ses accessoires: dans la seconde, on voit une table, plusieurs bancs de bois, deux chaises. Dans un coin, un lit avec de grands rideaux bleus. Deux petites fenêtres ornées de brise-vue en mousseline blanche. Une croix noire est suspendue à la muraille chaulée. Sur une tablette sont rangés quelques vieux bouquins, près desquels on voit les Saints Evangiles.

Comme toujours, M. Fuller reçoit ses amis, le sourire aux lèvres, distribue à tous, de chaudes poignées de mains. C'est ainsi qu'il les prépare à recevoir ses instructions religieuses.

S'étant assis sur les bancs, ils semblent un peu inquiets, car, Mlle Fuller n'a pas encore paru. Serait-elle déjà partie, ou, malade? Il n'en est rien, la voilà.

Agée de 17 ans, de taille moyenne, jolie elle salue gracieusement. Comme son Père, elle aime les pauvres et les humbles, comme son père elle est excessivement compatissante.

Pendant le jour, elle aussi s'occupe d'enseigner le catéchisme non-seulement aux enfants, mais aux robustes jeunes gens, aux vieillards, aux jeunes mères avec de petits enfants dans les bras.

Sachant entremêler ses leçons de traits édifiants, racontés avec émotion, elle les fait rire ou pleurer. En sa compagnie les heures passent avec rapidité, et c'est avec angoisse que l'on songe au moment où elle abandonnera le village. On admirait et aimait le Père, mais on adorait la jeune fille.

Or, ce soir-là, après avoir salué tout le monde, ses regards surpris s'arrêtent sur un jeune homme qu'elle n'avait pas encore rencontré. De grands yeux noirs infiniment doux et mélancoliques brillent dans une figure palotte et délicate. Des boucles de cheveux noirs couvrent en partie son front intelligent. Elle remarque qu'il a l'air honteux croyant que c'est parce qu'elle l'examine un peu longuement, elle détourne ses regards et cause avec les autres. Avant le catéchisme, faites-nous un peu de musique, la demoiselle demande un des assistants, et toute la compagnie d'appuyer la requête. Avec plaisir, répond en souriant la jeune Zobé. Quoiqu'elle n'ait jamais pris une leçon de ce genre, elle va chercher un instrument qu'elle nomme, flutina, et ressemblant à un accordéon. A l'aide de différentes clefs, il imite le tambour, la trompette, les cloches et autres choses encore. Comme elle est fort espiègle, elle s'installe sur une des deux chaises, et commence une divagation musicale que jamais aucun musicien passé, présent et futur ne pourrait broder sur aucun thème.

Toutes les clefs sont mises en mouvement à la fois. La haute, la basse se querellent avec la mesure, le tout forme un charivari affreux auxquels se mêlent les grognements du chien de la mère Bourgeau. Zobé ne se retient de rire que par miracle, ce qui met le comble, c'est qu'on applaudit à outrance. Soudain, elle entend un gémissement poussé par le jeune pêcheur aux yeux noirs, qui, en même temps se bouchent les oreilles. La pitié l'emporte, et elle suspend ce bruit intolérable. Il regarde l'instrument avec convoitise. Voulez-vous en jouer? lui demanda-t-elle doucement. O, mademoiselle, c'est que je ne sais pas, mais, elle lui murmure. Qu'est-ce que cela fait? faites comme moi. A cette invitation, il se décide, et enhardit par ce doux regard il essaye chaque note, chaque clef se familiarise avec les dièzes, les bémols, essaye les gammes que bientôt il monte et descend. Enfin, il exécute quelques douces variations et changeant de thème, il gémit, la douleur s'apaise, on dirant des larmes tombant goutte à goutte sur le roc—et termine par de longs soupirs.

Il joue, il joue, plus de honte, plus de timidité, il oublie où il se trouve, et monte dans une sphère inconnue, d'où il ne peut descendre qu'avec peine. Sa figure est transformée. Monsieur Fuller et sa fille se regardent, stupéfaits d'abord, dans l'admiration ensuite. Zobé n'ose respirer, elle ne veut rien perdre de cette étrange harmonie.

Quelle âme sublime est venue s'égarer sur ces côtes se demande-t-elle? et ne pouvant démêler le chaos que forment ses pensées, elle murmure. "C'est dommage". Leurs regards se croisent... et quels regards!!!...

Qui donc vous a appris à jouer de la sorte s'informe-t-elle? Mademoiselle, les oiseaux ne nous chantent que bonheur et tendresse, les vagues sangloient toujours, et lorsqu'on est seul dans le monde, on apprend à bien pleurer sans maître. Comment voulez-vous que Marcel le pêcheur de la côte ait eu d'autres leçons? J'ai aussi quelques livres que je sais par coeur. D'où vous viennent ces livres? je vous prie. Marcel hésite un instant et...après un effort. De ma mère, Mademoiselle. A cette réponse, une expression ironique passe sur la figure de plusieurs, tandis que d'autres sourient. Zobé comprend qu'il y a là un secret douloureux et change de suite la conversation. Marcel s'apprête à partir, cherche sa coiffure de chaque côté du banc, et ne s'aperçoit pas qu'elle est là, sous ses yeux. On s'en moque sans se gêner, ce qui augmente son embarras. La jeune fille révoltée, lui tend la main qu'il n'ose à peine toucher. Revenez, je vous prie, me faire entendre votre belle musique. O, si cela peut vous faire plaisir mademoiselle, je vous le promet, et, saluant gauchement, il sortit.

LA BELLE MADELEINE

Toute la nuit il erra sur la falaise, son coeur battait avec violence, mille pensées diverses s'agitaient dans son cerveau, il craignait de devenir fou. Fatigué, il s'assied sur un quartier de roche, et là, la tête entre les mains, il pleure abondamment.

Ses larmes sont amères et douces tout à la fois. Il repasse en sa mémoire, les incidents qui se sont passés la veille. Elle lui a tendu la main... l'a invité d'y retourner. Il ne comprend pas comment il a osé se servir de l'instrument, encore moins, ce qu'il a pu en faire. Comme elle l'a regardé longuement... et pourquoi donc a-t-elle murmure:... "C'est dommage."

Il n'oubliera jamais son doux et profond regard... Ce sera le soleil qui éclairera désormais sa sombre existence, car pour lui... pauvre enfant trouvé... quelle joie peut-il attendre d'ici-bas? Il a faim et soif de chose qu'il ignore, il a soif d'infini. La solitude lui pèse, il est deux fois solitaire, car les gens de la côte le méprise, et il s'ennuie avec eux.

Une vieille femme, jusqu'à l'âge de douze ans, l'entoura d'affection. Il l'appelait. Marraine. Un jour sentant sa fin approcher, elle le conduisit dans un coin abandonné du cimetière. Sur une tombe couverte de ronces, on voyait, penchée, une petite croix de bois, dont un des bras était cassé. Aucune inscription ne s'y lisait. Agenouille-toi Marcel et prie—lui dit-elle. Ensemble, ils prièrent longtemps. Enfin, la pauvre vieille le fit asseoir sur un banc de gazon, tout près de là.

Ecoute, cher petit, commença-t-elle, c'est là que ta mère repose... Les grands yeux noirs de l'enfant se remplirent d'étonnement et de larmes. C'était la plus belle et la meilleure fille de la côte. Elle vivait seule, avec sa mère, devenue aveugle, et l'entourait de soins touchants. Un jour un étranger passa; il était beau, ils s'aimèrent. Ils furent à l'église, paraît-il? Quelques jours après, l'étranger partit, promettant de revenir promptement, mais le vaisseau sur lequel il s'embarqua fit naufrage, et il périt.

Pour comble de malheur, l'église fut détruite par le feu, et quelques jours après, le vieux curé mourut des suites de blessures qu'il avait reçues en voulant sauver les saintes espèces. Toute preuve de bénédiction était disparue. Sa mère qu'on appelait "la belle Madeleine" fut couverte de mépris; elle ne pouvait sortir sans être insultée. Que de fois, la nuit, on la voyait sur la falaise, et tendre les bras vers la mer. Suppliait-elle les flots de l'ensevelir? Enfin succombant sous le poids de son malheur, elle mourut, en me recommandant son cher petit. On l'enterra ici, et personne que moi n'y vient prier. Ta mère a bien souffert, Marcel, et pour la récompenser des larmes qu'elle a versées à cause de toi, sois toujours bon, toujours honnête. Bientôt tu seras seul, mais aie confiance en Dieu, et en la vierge Marie qui aime tant les orphelins. Ne pleurez pas, un jour tu seras heureux. Il se rappelle toutes ces choses avec plus de tristesse que jamais.

"Tu seras heureux... était-ce la rencontre de Zobé, qu'elle prédisait? peut-être...

Désormais, il priera pour que la jeune fille soit toujours heureuse, et lui... attendra patiemment le bonheur de là-haut...

Il ne la reverra pas, car on a dû lui dire qu'il était... un enfant trouvé... et avec une pareille tache au front, il ne paraîtra plus jamais devant elle. Non, je ne la reverrai plus, se répète-t-il, à chaque instant, comme pour affermir sa résolution. J'en fais le serment. Marcel se lève, retourne à l'humble cabane, que lui léguât sa marraine. Là, il s'agenouille, supplie Dieu de lui venir en aide... il accepte sa croix... mais elle est si lourde... Après quelques heures de sommeil, il se lève, se dirige vers le cimetière et s'approche du lieu où dort sa mère.

Une belle croix a remplacé l'ancienne. La tombe est entourée d'une ceinture de fleurs parfumées. Deux anges sculptés sur bois tiennent chaque bout d'une bande rôle, sur laquelle on lit: Ma mère chérie au Ciel, le rendez-vous éternel... Marcel.

Le jeune homme y donne un libre cours à ses larmes. Il vient de prendre la ferme résolution de fuir ces lieux où il n'a connu que déboires. Peut-être sous d'autres cieux plus cléments, pourra-t-il se créer une vie meilleure. Il partira de suite sans revoir la jeune fille. Il sort du cimetière, la tête basse et marche bien longtemps au hasard.

LE MEDAILLON

Il n'entend ni l'hymne national de l'oiseau, ni le clapotisme que fait entendre les vagues, en venant pleurer sur la plage silencieuse. Il n'entend pas les chants variés de la nature qui s'éveille et demeure insensible aux charmes qui l'exhaltent d'habitude.

Deux noms s'échappent de temps à autre de ses lèvres. Mère—Zobé.. Soudain il tressaille, un pas léger se fait entendre en arrière de lui, il sent une petite main se poser sur son épaule. Marcel s'arrête interdit, Zobé qu'il veut fuir est là, souriante, heureuse. Eh, quoi, Marcel déjà sur la plage? Et, vous, Mademoiselle? O, moi, je n'espérais pas vous revoir, et pourtant je le désirais.

Mon père a reçu une nouvelle qui nous oblige à un départ immédiat, et je tenais beaucoup à revoir mon beau musicien. Vous partez? et moi aussi. Vous aussi? Oui, Mademoiselle—la vie m'est trop dure ici.. Je pars sans savoir où je vais—je sens que ma mère, ajoute-t-il, soudain d'un air de défi, du haut du Ciel m'encourage et bénit ma résolution. Moi, aussi, Marcel, je m'unirai à votre mère et prierai Dieu pour vous—si votre bonheur dépend de mes voeux, vous serez un jour le plus heureux des mortels. Tenez, voulez-vous accepter ce petit souvenir? Qui sait, s'il allait vous porter bonheur? Elle lui tend un petit médaillon. Il le prend presqu'avec respect, l'ouvre et y voit le portrait de la jeune fille. Son âme est inondée de joie. Il cherche à cacher son bonheur, mais ses yeux le trahissent. Qu'il aurait voulut le couvrir de baisers. Il veut remercier, mais ne peut proférer aucune parole, car il va pleurer. Il surmonte enfin son émotion, et tout simplement dit "Merci". Ne nous disons pas adieu, Marcel, mais au revoir et saluant gracieusement de la main, s'éloigne rapidement.

Il n'est pas encore revenu de sa surprise qu'elle est disparue au tournant du sentier. Il porte avec ivresse le médaillon à ses lèvres, le contemple longtemps, et le place sur son coeur. Zobé qui veut le revoir, avant de s'éloigner définitivement passe la tête à travers un buisson et le voit faire. Hélas! mon Dieu, il m'aime!!! C'est dommage.

La pensée d'un rapprochement ne l'effleure seulement pas. Elle continue tristement son chemin. Seigneur implore-t-elle—qu'il ne soit pas malheureux à cause de moi donnez-lui plutôt ma part de bonheur... Le Ciel l'écoutera.

LE MALHEUR DE ZOBE

Quelques années plus tard, Zobé épousait un riche industriel. Pour l'obtenir il avait caché ses nombreux défauts, il était grossier, brutal, envieux. Jaloux de la supériorité qu'avait sur lui sa jeune épouse, il se mit à la calomnier de toute façon—et pour faire excuser ses absences continuelles, prétendait que le caractère de sa femme lui interdisait presque, le séjour de sa maison. Un bon nombre le croyait, il savait si bien mentir. Elle se vit délaissée, et lorsqu'elle apprit toutes ces choses, pleura abondamment.

Vaillante autant que bonne chrétienne, elle déposait toutes ses douleurs au pied du crucifix et y puisait des forces pour supporter celles du lendemain. La vie dissipée que son mari minait eut bientôt raison de leur fortune. La faillite vint et ils se trouvèrent réduits au plus grand dénuement. Trop lâche pour se relever, il se mit à boire—et à fréquenter les tripots. Zobé fort adroite se mit alors à exercer ses talents. Elle brodait, enseignait et peignait. Elle avait un fils sur qui elle rejeta toute sa tendresse, toutes ses espérances. L'instruisant elle-même, le joli enfant grandissait en savoir et en bonté. Vers cette époque, un étranger visita les alentours, et, rencontrant le petit Marcel se prit à l'aimer. Il sut par lui que sa mère peignait, et par l'intermédiaire de l'enfant, obtint la permission d'aller visiter ses ouvrages. Zobé, enchantée, espérait pouvoir en vendre, et si ce personnage était un connaisseur, il saurait en apprécier le mérite.

Elle peignait en ce moment, un coucher de soleil, enveloppant d'une poésie indéfinissable un cimetière situé au bord de la mer.

Un jeune homme agenouillé auprès d'une tombe fleurie, priait. Zobé avait mis, dans cette toile, de sa radieuse jeunesse, de ses espérances détruites, de l'immense tristesse de sa vie. Son pinceau magique semblait inspirer, raconter tout un poème. Elle avait honte de recevoir cet étranger. Pour la première fois de sa vie, la pauvreté l'humilie. Un jour il se présenta, Zobé vit de suite qu'elle avait affaire à un gentilhomme. Après les saluts d'usage—il s'approcha de la toile, et l'examina longtemps en silence; la jeune femme anxieuse, attendait...

Enfin, Madame, combien demandez-vous pour cette oeuvre? Monsieur, donnez ce que vous voudrez, trop heureuse d'en retirer quelque chose qui puisse aider à mon enfant.

L'étranger jeta sur la table une bourse remplie d'or. A cette vue, Zobé fond en larmes, et joignant les mains, s'écrie. C'est trop Monsieur, beaucoup trop, reprenez une partie de cet or. Je ne veux pas d'aumône.

Madame, répond le gentilhomme, en s'inclinant avec respect, celui qui doit recevoir cette toile vous devra infiniment plus pour le bonheur qu'elle lui causera—et ayant salué, il sortit. Il envoya chercher la toile et on ne le revit plus.

La bourse contenait deux mille ducats. Zobé chercha longtemps mais en vain le secret de cette énigme. Avec ferveur elle remercia Dieu, car son cher enfant serait désormais, à l'abri du besoin.

LE SUCCES DE MARCEL

Et notre Marcel? Qu'est-il devenu? Il a bientôt fait de trouver un bateau qui, acceptant ses services, le déposera peu après dans la rade de New-York. Il a vu beaucoup de gravures, représentant de grandes villes, aussi rien ne l'étonne. Il entre dans un restaurant, et là encore offre son travail, pour son entretien.

Il a l'air honnête, attire la sympathie et on l'accepte. Chaque jour on lui accorde deux heures de répit. Il en profite pour visiter les parics; là, il y retrouve la fraîcheur et la verdure. S'étant, un jour adossé contre un arbre, il songe... Sans s'occuper des regards curieux de ceux qui l'observent, il ne change pas de posture, et demeure immobile. La nostalgie de la côte le saisit. Va-t-il retourner? Il prend le médaillon qu'il porte sans cesse, le baise et le remet sur son coeur. Un vieillard, assis, non loin de là, l'observe depuis quelque temps avec intérêt. Il s'approche, et le questionne avec bonté. Que faites-vous donc là depuis si longtemps debout?

Je suis venu ici, dans le but de m'instruire, et je songeais quel moyen prendre pour y parvenir, et il raconte son départ de la côte, ce qu'il a fait depuis son arrivée. Je suis, seul au monde, ajoute-il, et je m'ennuie.

Le vieillard ouvre son portefeuille, Marcel croit qu'il veut lui faire l'aumône, et recule fièrement. Il est compris, et ce geste, redouble l'intérêt que l'étranger lui porte. Il lui tend une carte. Faites-vous conduire chez moi, lui dit-il, ensemble nous aviserons à ce qui pourrait vous être utile. Une joie fugitive passe au coeur du pauvre matelot. Quelque temps après, il sonne à la grille d'une magnifique demeure... Un serviteur avait reçu l'ordre de le conduire dans un luxueux cabinet de travail, ou M. Smith l'attendait. Il ne fit aucune attention à toute cette richesse, et attend modestement qu'on lui parle.

Commetn vous appelez-vous, mon ami?

Marcel.—Marcel qui? Marcel, et c'est tout, fit-il en baissant la tête. C'est bien, mon enfant, voulez-vous me raconter un peu, quelle a été votre existence avant de venir ici? Volontier monsieur. Alors, asseyez-vous. Marcel raconte sa vie solitaire, parle de sa mère avec émotion, de sa mort. De sa marraine qui l'entoura d'affection. Des quelques livres qu'ils possédait et qui lui avaient donné le désir de s'instruire. Il raconte simplement, mais avec l'accent de la plus grande sincérité. Le vieillard pensif, pendant quelques instants, l'interroge encore?

M'avez-vous tout dit? Marcel frémit... Se doutait-il déjà qu'il était... un enfant trouvé... Cet objet, poursuit Monsieur Smith que vous baisiez dans le parc, était-ce un souvenir de votre mère? Hélas! non, Monsieur, je n'ai pas de souvenir de ma mère. Ce que je baisais était ceci, et il mit le médaillon entre les mains du vieillard. Quelle est cette belle jeune fille? fit celui-ci fort étonné.

C'est un ange qui passa dans notre village. Lorsqu'elle sut que je partais, elle me dit, "Soyez toujours bon, Marcel, et que ce petit souvenir vous porte bonheur.

Tout à l'heure quand l'ennui de la côte me prit, je le baisais pour qu'il me donnât du courage. Oui, reprit le gentilhomme les yeux humides, il vous portera bonheur. Tout d'abord c'est grâce à lui que vous m'avez intéressé. Eh, bien, voilà, je vous garde, vous serez attaché à mon service personnel. Je n'ai pas de santé et votre dévouement sera souvent mis à l'épreuve. Cependant, il vous restera assez de loisir pour faire des études avec des maîtres que je vous choisirai. Cela vous va-t-il? Trop ému pour répondre Marcel baisa la main du digne vieillard.

Monsieur Smith sonna un serviteur qui apparut aussitôt. Faites vêtir convenablement ce jeune homme et ramenez-le moi. De ce moment il est à mon service—et je désire que tout le monde soit bon pour lui. Le serviteur s'inclina et emmena Marcel.

Deux heures après, il retournait chez son bienfaiteur. Sauf sa charmante figure qui n'aurait pas gagné au changement, il était devenu méconnaissable. Au lieu d'être embarrassé, gêné dans ses nouveaux habits, il les portait avec une aisance que l'on n'aurait pu soupçonner. Passant devant une glace, il s'y regarda et se reconnut à peine, pas même le sourire qui rayonnait sur ses traits. Peut-être n'en avait-il jamais vu? Monsieur Smith, en le revoyant, sursauta. Etait-ce bien là le jeune matelot de tout à l'heure? Marcel comprit le plaisir que la métamorphose faisait au vieillard et le plaisir qu'il en ressentit ajouta un charme de plus à sa belle physionomie. Il servit son bienfaiteur avec le plus grand dévouement. De sa voix chaudement timbrée, il lui faisait la lecture et le vieillard ne s'en lasait jamais. Il étudiait avec une application et une intelligence remarquables. En peu de temps il fit des progrès étonnants. A son insu il prenait le langage et les manières de ceux qu'il fréquentait, et acquiérait ainsi beaucoup de distinction. Ses professeurs, envers lesquels il était toujours soumis et respectueux le louaient sans cesse. Son bienfaiteur en éprouvait une immense satisfaction. Ce motif plus que tout autre stimulait le zèle de notre cher Marcel. Un jour Monsieur Smith entra dans la chambre de son protégé. Le premier objet qui le frappa, fut le médaillon entouré d'herbes, cueillies sans doute, au bord de la mer, et suspendu au chevet de son lit. Sur sa table un grand nombre d'ébauches, représentant toutes, les traits de la jeune fille. Il sourit, le bon vieillard avait aimé lui aussi, une charmante enfant. Leur union n'avait été qu'un long rayon de soleil. C'était trop beau pour durer; elle mourut subitement. Jamais il ne s'en consola. Il vivait dans l'isolement ne s'occupant que des pauvres qu'elle avait tant protégés. La rencontre de Marcel, qu'il s'était mis à aimer profondément, fut un baume pour sa solitude. De distraction, il n'en avait qu'une.

Dans une des splendides pièces de sa demeure, il avait fait installer l'orgue magnifique que sa chère Lina jouait avec tant d'habileté. Là, il s'enfermait, pendant des heures entières, il jouait les morceaux qu'elle avait aimés. Il vivait d'elle. Les touches d'ivoire semblaient répondre à l'intensité de ses souvenirs. Personne ne devait toucher à cet instrument, l'ordre en était formel.

Un soir, Marcel l'entendit. Ravi, il écoute, s'approche—et par la porte entr'ouverte, voit son maître, les yeux mi-fermés, dans l'attitude de la prière, promener ses doigts sur l'instrument. Il n'ose bouger, et dans l'admiration attend que tout soit fini. Ensuite se retire discrètement. Le musicien se lève et va s'asseoir dans un grand fauteuil où il finit par s'endormir. De lourdes draperies le masquent presque complètement. Après un assez long interval, Marcel revient tranquillement sur ses pas, voit la porte encore entrebaillée et doucement se rend jusqu'à l'orgue. Il regarde les caractères indéchiffrables qu'il a sous les yeux. Il se rappelle la soirée passée chez le P. Bourgeault, de la bonté, de la compassion de Zobé. S'oubliant, il promène ses doigts sur le clavier—lui fait raconter les larmes et les tristesses d'alors, comme son bonheur d'aujourd'hui, car il se croit bien seul.

Monsieur Smith s'éveille, et frémissant, il va pour châtier l'insolent qui ose enfreindre ses ordres. Mais, il aperçoit Marcel et sa colère tombe.

Il se dissimule parfaitement et écoute... Sa surprise n'a plus de bornes. Comment ce jeune homme, avec cet ivoire insensible, peut-il faire aussi doucement pleurer? aussi amèrement regretter? aussi profondément adorer?

Quelle science infuse possède-t-il donc?

Mystère... mystère...

Il s'approche de Marcel, le presse sur sa poitrine. Enfant chéri de quelle âme mystérieuse as-tu été gratifiée? Où as-tu pris ces sublimes leçons. Je ne sais, monsieur, je joue comme malgré moi, et ce que ma bouche ne peut exprimer, mes doigts le révèlent. Depuis ce moment M. Smith et Marcel se réunissent très souvent à l'orgue,et là, la porte fermée doivent passer des heures divines.

Quelque temps après, M. Smith reçut une communication qui l'obligeait de s'éloigner, pour un temps indéfini, afin de régler des affaires de famille.

Il en fit part à Marcel dont le visage s'assombrit. Pendant ce temps, mon enfant, vous irez en Italie et prendrez des leçons de peinture et de musique. Les connaissances sont toujours utiles. Je vous mettrai sous la protection du comte de Rinaldo qui vit solitairement avec sa fille infirme. Je sais que vous y serez heureux, et que l'on vous aimera.

Marcel le remercia de toute son âme, et souriant à son bonheur, Monsieur Smith le congédia. Il courut s'enfermer dans sa chambre, et baisant la chère image. Dis-moi Zobé, est-ce de toi que me viennent toutes ces joies?

LE CHATEAU RINALDO

La Bourgogne vient d'accoster à un des ports de mer d'Italie. Un brillant équipage, attend à quelque distance du quai. L'intendant du château de Rinaldo, en descent, et s'avançant au devant d'un jeune étranger, s'informe.

Monsieur Marcel Smith? C'est bien moi Monsieur, et je dois me rendre au château du comte de Rinaldo. Monsieur, veuillez me suivre, j'en suis l'intendant, le carosse vous attend, et j'aurai l'honneur de vous y conduire.

Un laquais en grande livrée, vint ouvrir la portière, en s'inclinant devant Marcel, le pêcheur de la côte, et la referma lorsque celui-ci et l'intendant s'y fussent installés. Le carrosse s'ébranle, et au bout de quelques minutes s'arrête dans la cour d'honneur du château. Nous passerons sur les détails de la richesse de cette demeure royale. Marcel, en fut littéralement ébloui. Il fut introduit dans un salon meublé avec autant de goût que de splendeur.

Un gentilhomme fort vouté, vint au-devant de lui, et avec un bienveillant sourire lui tend la main en disant. "Que l'enfant adoptif de mon meilleur ami, soit le bienvenu, et le conduisant à sa fille, assise dans un grand fauteuil. Dona Manoëllita, ma chère enfant. Marcel s'incline et baise la main qu'elle lui offre. Comme il ne pouvait cacher ses impressions, elle vit clairement l'admiration que sa beauté virginale faisait éclore. Le comte et sa fille connaissaient l'obscure origine de Marcel. Monsieur mith en donnant tous les détails possibles sur lui, avait ajouté:

Voilà plusieurs fois que j'entends l'appel de la mort. Mes rentes sont viagères, et je serais désolé de partir, si mon cher fils n'était à l'abri de la misère. En étudiant la musique, la peinture, il pourra subvenir à ses besoins. Mon ami, je te le confie—toi Manoëllita, conserve le bon, c'est une tâche digne de toi. A peine Marcel se fut-il fait connaître qu'on trouva que son protecteur avait été trop sobre de louanges. Avec une sollicitude sans servilité, il s'était fait l'ami, le confident, le frère de la jeune infirme. Le comte constatait le bonheur qu'il apportait à sa fille—et lui en était infiniment reconnaissant. Pour lui-même il ne pouvait demander plus d'égard, plus de soins empressés, plus de filiales attentions. Quel trésor que ce Marcel, répétait sans cesse le comte à sa fille, et Manoëllita tout heureuse souriait à son Père. Il étudiait tout le jour avec ardeur. Le soir à la prière de la jeune fille, il lui improvisait de merveilleuses mélodies. Manoëllita, les mains croisées sur le genoux les écoutait religieusement. Quand il avait fini, elle lui disait avec reconnaissance. Que les concerts angéliques doivent être beaux ! ! !

Malgré tout ce bonheur aussi imprévu qu'incroyable, Marcel entrait quelquefois dans ses appartements, fort las, et contemplant le précieux souvenir, il murmurait toujours: Zobé.

Un jour, la jeune fille reçut un message, pour Marcel. Elle courut à son père. Voyez il reçoit l'ordre de partir sans doute. Sa pâleur s'accentue, son coeur bat violemment, et s'appuyant sur la poitrine de son Père, se met à sangloter.

Quand Marcel entra, le comte lui remit tristement la missive. Manoëllita le regardait anxieusement. La permission obtenue, il lit tout haut les bonnes nouvelles qu'il reçoit et qui se terminent ainsi: Ne sois pas ingrat aussitôt longtemps que le comte te désirera près de lui, reste et travaille. La jeune fille se retire, et le comte attire Marcel le presse avec tendresse et lui dit: Deviens mon enfant chéri. Si tu partais Manoëllita en mourrait elle t'aime, je te la donne. Il n'ose répondre, d'ailleurs il ne le peut, tant sa stupéfaction est grande.

Quelques instants s'écoulent, et enfin, il balbutie: Monsieur le comte, savez-vous à qui vous venez de parler ainsi? Oui, à un pêcheur de la côte de Terre-Neuve, allez et dites à la "Belle Madeleine", que je viens de faire son fils, comte de Rinaldo, que je n'ai rencontré que lui, qui puisse dignement porter ce nom. Il sonne, Manoëllita paraît. Approche mon enfant chérie, et lui prenant la main la dépose dans celle de Marcel. "Soyez bénis, soyez heureux, et deux larmes coulent sur les joues du vieillard.

(Suite à la page 7)

LA MUTUALIT

L'UNION SAINT-JOSEPH DU CANADA

Sociétés: Mutuelle, Catholique, Canadienne-française.

Ses finances: Taux du Congrès fraternel américain. Solvabilité de plus de 100 pour cent reconnue par les actuaires. Actif total net, $2,480,474.43.

Genre de polices émises: 1o Système de vie entière; 2o système de rentes viagères: cessation de contribution à 70 ans; 3o vie entière, cessation de contribution après 20 ans; 4o vie entière, cessation de contribution après 15 ans; 5o vie entière, cessation de contribution après 10 ans; 6o Assurance infantile; 7o Bénéfices en maladie $5.00 par semaine pendant 15 semaines; 8o Bénéfices en maladie, $10.00 par semaine pendant 15 semaines.

Montant des Polices: $100, $200, $500, $1,000, $1,500, $2,000, -2,500, $3,000.

Les deux sexes sont admis, sauf dans la caisse de secours en maladie, laquelle est fermée aux femmes mariées.

L'âge d'admission est de 16 ans révolus, à 50 ans non encore atteints.

Les contributions sont fixées d'après le prochain anniversaire de naissance du nouveau membre.

Pour obtenir l'émission d'une police, il suffit que l'aspirant verse: 1o un dépôt de $2.00 pour l'examen médical; 2o un mois de contribution à l'avance à la Société; ce mois-là lui est remboursé s'il n'est pas admis.

Code, police, livret, insigne-bouton gratuits.

Canadienne - Francais

LA SOCIETE DES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS

Société Nationale et Catholique d'Assurance Mutuelle admet les hommes, les femmes et les enfants.

CINQUANTE ANS DE PROGRES

Année 1878, sociétaires 36; fonds accumulés, $131.00.
Année 1885, sociétaires. 191; fonds accumulés, $1,783.00.
Année 1895, sociétaires, 11,967; fonds accumulés, $173,800.00.
Année 1905, sociétaires, 26,946; fonds accumulés, $705,737.00.
Année 1915, sociétaires, 41,602; fonds accumulés, $3,018,760.00.
Année 1924, sociétaires, 66,519; fonds accumulés, **$7,683,356.62.**
Surplus pour l'année 1923: **$626,399.33.**
Bénéfices payés depuis la fondation: **$11,000,000.00.**
Assurance en vigueur: **$42,000,000.00.**

Assure à ses Membre

ALLIANCE NATIONALE

Cette institution fait honneur aux nôtres et ses succès dépassent toutes les espérances des fondateurs.

Elle compte maintenant **571** succursales réparties dans tout le Canada et la Nouvelle-Angleterre.

Son effectif au 31 décembre 1922 était comme suit:

Adultes: Nombre de membres, 31,279; nombre de certificats, 31,908; assurance en force, $26,165,175.35.

Enfants: Nombre de membres, 1,111; nombre de certificats, 1,111; assurance en force, $133,056.00.

Total: Nombre de membres, 32,390; nombre de certificats, 33,024; assurance en force, $26,298,231.35.

Le rapport financier et le rapport de l'actuaire font voir l'excellente position financière dans laquelle se trouve notre grande institution et les garanties incontestables qu'elle offre pour les nombreux avantages que comportent ses certificats.

BUREAU PRINCIPAL:

395, AVENUE VIGER — — MONTREAL.

TEL. BELL EST **3016-3017-3018.**

Une Securité Parfait

Les jeu

1 — LE NOUVELLISTE.

	1		2		
6			X	X	
			X		
7			X	X	
8	X	X	X	X	
	X				
9	X		X	X	
	X				
10	X	X	X	X	
	X				
11	X	X	X	X	

1—craindre
2—vivre
3—triste métier
4—adj. numéral (pluriel)
5—publier
6—acheté

2 — LES CARRES.

39	38	37	36	35	34
				X	
			X	X	
		X	X	X	
	X	X	X		
X	X	X			
	X	X	X		
		X	X	X	
			X	X	X
0				X	X
1					X
2					

13	14	15	16	

1—terminé.
2—légume
3—trois fois
4—vermine
5—Pronom possessif.
6—arbre vert
7—monnaie
8—verbe auxiliaire
9—liquide
10—plante
11—loi
12—initiales de l'auteur
13—employé
14—maladie
15—ivre
16—poème
17—bonbon
18—cuit
19—pronom possessif
20—ce qui contient

3 — CHARADE FANTAISISTE

Un, c'est la plate-forme o
Pour fouiller l'horizon et
Deux, pour le miséreux, e
Difficile à passer, même a
Trois, c'est Paris ou Rome
Bruxelles ou New-York, P
Tout, enfin, est l'endroit o
L'étudiant qui veut compl

SOLUTIONS DE LA

1—TIC-TAC-TO.

N	U	S
U	N	I
L	E	S

B	A	T
A	G	E
C	I	L

3—CASSE-TETE.

	M	O	I	
P	E	R	D	
O			I	R
	D	E	O	
A	R	O	M	E
		L	E	
	A	I		E
A	V	E	U	G
	E	N	R	O

4—LES 23 S

A	S	S	A	S
D	E	S	S	A
P	R	E	S	S
T	R	A	N	S
A	S	S	A	I
A	S	S	A	I